

ATHEISME, l'histoire d'un mot.

Asebes dans l'Antiquité grecque, *athée* en Occident, *kafir* dans la sphère musulmane, *wù shén lùn*¹ en Chine, les termes varient d'un continent à l'autre, d'une civilisation à l'autre, d'une époque à l'autre mais constituent, en contrepoint des religions, l'un des grands modes de penser de l'humanité. Fondé sur cette conviction que le monde peut se passer du recours à une ou plusieurs divinités pour fonctionner et se perpétuer, il va aujourd'hui jusqu'à affirmer que dieu et les croyances sont une erreur cognitive, un mode de perception de la réalité propre à l'homme.

Pourtant, l'athéisme reste le parent pauvre de la recherche historique surtout en comparaison de celle, infiniment plus prolixe, qui aménage le territoire des religions. Si les philosophes et les théologiens se sont abondamment penchés sur le sujet, la bibliographie historique accessible au grand public brille d'un vide abyssal et visiblement persistant qui ne permet qu'une vision très large et lacunaire de ce pan de l'Histoire. Tentons ici de lui rendre justice en nous en tenant à l'Occident.

De l'Antiquité grecque à notre Europe moderne, le sens du mot évolue et rend compte de la diversité des approches ainsi que de la persistance dans la volonté de nier l'existence de Dieu ou du moins de contester certains de ses attributs. Point d'équivalence possible entre l'impiété de la cité athénienne, laquelle met en péril la cohésion du groupe ; le panthéisme de Spinoza dans lequel Dieu et la Nature coïncident ; l'agnosticisme de Huxley qui refuse de se prononcer dans un sens ou dans l'autre ; et l'athéisme de Nietzsche qui déconstruit les arrière-mondes religieux. Chacun éclaire le débat à l'auteur des interrogations suscitées par la société dans laquelle il vit, utilise une terminologie en rapport avec les catégories mentales qui sont les siennes et pousse la réflexion vers des terres jusqu'alors inconnues.

L'*atheos*² nous ramène au VI^{ème} siècle avant J.C., en un temps où la religion relève de l'acte civique, non d'une foi personnelle. Elle cimenter l'unité, la cohésion de la cité grecque, lieu de vie par excellence. Celui qui refuse d'honorer les dieux devient le fauteur de troubles à ostraciser. Provoquant leur colère, il met en danger l'existence même de la communauté. Car à l'union des dieux doit répondre l'union des hommes dans les rituels et les grandes agrégations sportives, funéraires, culturelles et toujours collectives. Un siècle plus tard, les Guerres du Péloponnèse nécessitent plus que jamais l'adhésion de tous les citoyens autour d'une identité commune qui peut permettre aux cités en état de conflit permanent de survivre. Contester, sous quelque forme que ce soit, les divinités poliades c'est prendre le risque de les vexer, d'inciter les jeunes à faire preuve d'incivisme et donc de détourner les forces vives d'un objectif impératif de victoire.

Au I^{er} siècle, Plutarque précise dans les *Vies* que vers 432 avant J.C. un certain « *Diopéithès proposa un décret en vertu duquel seraient poursuivis par voie d'eisangélie³ ceux qui ne reconnaissent pas les choses divines ou qui enseignaient des doctrines sur les choses célestes* ». S'en suit une série de procès pour impiété qui confinent à l'accusation politique et civique.

Théodore l'Athée :

On ne sait que peu de choses sur « *Théodore de Cyrène dit l'Athée, puis le divin* »⁴ mais pour ce qui nous intéresse, il est disciple de Diagoras de Milet, lui-même qualifié d'athée pour avoir affirmé que les dieux ne s'occupaient pas des affaires humaines. Figure de proue antique oubliée depuis longtemps, il pourrait être l'initiateur d'une négation radicale des dieux si des éléments probants ne venaient pas démontrer le contraire.

Tout l'athéisme de Théodore se résume à des erreurs de lecture, de traduction et d'interprétation. S'il nie les divinités, ce n'est pas dans le sens que lui prêteront les apologistes chrétiens pour décrédibiliser les dieux païens au profit du dieu unique. Il rejette les dieux du *nomos*, ceux du consensus social qui soudent la

citée autour d'un pivot fédérateur. En cela, il est l'impie, l'*asebes*, et critique la religion traditionnelle pour mieux promouvoir la sienne : celle de la *phusis*, de la nature. D'où un panthéisme invalidant la conception que se font ses contemporains des dieux. De fait, son principal livre s'intitule *Peri theon doxas* ce qui se traduit littéralement par « Autour des dieux les opinions » et non « Sur les dieux ». Il démonte bel et bien les opinions « que l'on se faisait à propos de la notion de divinité » et n'affirme jamais leur inexistence.

Procédé bien complexe pour railler la pensée de son époque mais les philosophes athéniens ont déjà abondamment étudié les rapports entre les dieux et les hommes. Pour l'aborder sous un angle nouveau et espérer trouver sa place sur l'agora philosophique, Théodore opte pour cette solution.

De son côté, Platon (qui aurait peut-être rencontré le Cyrénéen) se charge dans le livre X des *Lois*, de faire du mot un péjoratif. L'athée devient ouvertement un être immoral, vulgaire, grossier, dépourvu du « moindre brin d'intelligence », un perpétuel criminel coupable d'incivisme et de bassesse morale. Les peines sont en conséquence : cinq ans de prison dans la « maison du retour à la raison » pour ceux qui, malgré leurs idées, ont une attitude citoyenne correcte ; perpétuité pour ceux qui donnent le mauvais exemple, surtout aux jeunes... ; la mort pour les récidivistes. Platon, père de l'intolérance religieuse ?

De la valeur de l'accusation d'athéisme dans l'Antiquité grecque :

Après Théodore, beaucoup sont à leur tour accusés d'athéisme. Pourtant nous sommes loin du compte et l'inexistence des dieux est encore loin d'être proclamée. Que disent les accusés ?

Les philosophes grecs réputés athées nous sont connus uniquement par ce qu'en dit Diogène Laërce dans ses *Vies, doctrines et sentences des hommes illustres* écrites au plus tôt au III^{ème} siècle avant J.-C., peut-être plus tard. Ainsi, Bion s'amuse de ceux qui sacrifient aux dieux et prétend qu'ils n'existent que lorsque l'on a besoin d'eux. Diogène d'Apollonie affirme que « rien ne naît du néant et rien n'y retourne » et

nie toute création divine sans jamais parler des dieux... Dans la même veine, Hippon professe que rien n'existe hors la matière, et son épitaphe, rédigée de sa propre main, en fait l'égal des dieux. Stilpon, en homme plein d'humour et mort d'avoir bu du vin pur, affirme un jour qu'Athéna est fille de Phidias, le sculpteur, et non de Zeus, ce qui lui vaut d'être traduit devant l'Aréopage. Le jour de son procès, il sauve sa vie en expliquant qu'Athéna « *n'est pas un dieu, mais une déesse. Ce sont les mâles qui peuvent s'appeler dieux* ».

Au IV^{ème} siècle avant J.C., les sophistes comme Thrasymaque et Prodicos de Céos malmènent la religion. Mais c'est surtout Evhémère qui, dans le *Récit sacré*, va exposer une conception désacralisée des dieux lesquels « *étaient des mortels qui, pour les bienfaits rendus aux Hommes, ont obtenu respect et gloire immortelles.* »

Protagoras, dont le procès pour impiété semble encore faire l'objet d'un certain scepticisme⁵, précise non seulement que l'homme est la mesure de toute chose mais aussi que « *pour ce qui est des dieux, [il] ne peu[t] savoir ni qu'ils sont ni qu'ils ne sont pas, ni quel est leur aspect. Beaucoup de choses empêchent de le savoir : d'abord l'absence d'indications à ce propos, ensuite la brièveté de la vie humaine* ».

Pour Epicure, ils existent bel et bien. Ce sont des êtres constitués de matière, vivant dans les intermondes et se souciant fort peu, malgré les prières qui leur sont adressées, de ce que font les hommes de leur vie. Lucrèce relaye les mêmes idées et affirme qu'ils ne sont que des illusions permettant de combattre la mort, que le *clinamen* (mouvement spontané par lequel les atomes dévient de la ligne de chute causée par le *baros*, la pesanteur) fonde la liberté humaine. L'*ataraxie*, la quiétude de l'âme, est à ce prix.

Rome n'échappe pas au phénomène et Dion Cassius dans son *Histoire romaine* met en garde contre l'*atheotes* (LII, 36) qui s'inscrit dans une réalité plus large, celle de la *superstitio*, laquelle définit la nébuleuse des comportements religieux incorrects tout autant qu'une attitude trop respectueuse envers les dieux.

Les athées de l'Antiquité gréco-romaine évoluent donc sous la bannière de la déviance, de l'impiété, du doute et du scepticisme, du matérialisme, de l'opposition

politique, de la contestation des divinités, de la résistance à l'ordre civique mais jamais dans le registre de la stricte négation des dieux, encore moins de leur déconstruction. Mais le divorce est initié entre l'athéisme et le matérialisme d'un côté, la spiritualité et la main créatrice de l'autre. L'Eglise se chargera au Moyen-Age de faire du « pourceau » immoral son principal ennemi.

Aléas du terme :

L'athéisme connaît par la suite des évolutions sémantiques, parfois même disparaît du vocabulaire. Au premier siècle de notre ère, le mot semble encore en vigueur et sert à désigner celui qui relève d'une autre foi. Ainsi, les chrétiens sont athées au sein de l'empire romain et leurs innombrables croyances sont autant d'occasions de se renvoyer l'injure.

Dans son Epître aux Ephésiens⁶ Paul précise que les non-juifs, les incirconcis étaient « *en ce temps-là sans Christ, privés du droit de cité en Israël, étrangers aux alliances de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans le monde.* » Fusionnant sous une même expression de « sans Dieu » ceux qui nient toute divinité, ceux qui tournent en dérision toutes les religions et ceux qui ne connaissent pas le « vrai » dieu, l'athée reste celui qui refuse de partager les mêmes convictions que sa communauté d'appartenance.

A partir du IV^{ème} siècle, le christianisme triomphant marque la disparition du terme sacrifié sur l'autel de la parousie, du monisme du Dieu unique proclamé par Irénée et de la détestation paulinienne de la chair valant promotion de l'Eglise comme seule salvation. Toute déviance équivaut à l'illégalité et celui qui résiste, celui qui effectue un autre choix devient l'hérétique (du grec *hairesis* : action de prendre, choix). Durant près de mille deux cents ans, l'athéisme se perd. Si les négateurs du Très-Haut ont jamais existé à cette époque, aucune trace ne nous est parvenue de leurs vies, de leurs convictions. Tout au plus trouve-t-on dans le *Prosologion* de Saint Anselme (1033 – 1109) la dénonciation de l'insensé qui « *dit en son cœur [que] Dieu n'existe pas* ». Mais ce dieu là reste celui de l'autre...

Aucune mention n'est faite de l'athée ou de l'athéisme dans le *Dictionnaire de l'ancienne langue française du IX^{ème} au XV^{ème} siècle* de F. Godefroy. Et pour cause, le retour du terme s'effectue au tout début du XVI^{ème} siècle dans les glossaires en grec et en latin comme celui de Calepinus en 1502 : « *Atheos* et *atheus*, qui n'a ni dieu ni religion », puis en français dans la préface à la traduction du *De anima* d'Aristote par Gentien Hervet en 1544. Pourquoi au XVI^{ème} siècle ? Parce que le regain d'intérêt de la Renaissance pour le savoir gréco-romain permet la résurgence de la mentalité païenne antique. Parce qu'il s'y produit une rationalisation de la pensée qui s'inscrit dans un projet politique de vie sociale et individuelle rompant avec les références transcendantales et religieuses alors en usage. Parce que le développement des sciences (physique, astronomie, biologie...) entraîne celui de l'esprit critique et initie un prise de distance avec le divin sans pour autant le faire disparaître.

Le terme ressuscite donc, contredit l'Eglise comme maîtresse de la pensée mais ne perd pas pour autant sa capacité à désigner le déviant, le schismatique. Ceux qui prétendent, à l'image de Luther, se passer de l'Eglise comme médiateur de Dieu sont accusés d'être athées, libertins ou achristes. Ainsi, en 1538, Bonaventure Des Périers, anticlérical notoire, sonne le glas de la divinité de Jésus dans le *Cybalum Mundi* et encaisse cette dernière injure.

Edmond Huguet dans le *Dictionnaire de la Langue Française du XVI^{ème} siècle* propose sept entrées pour l'athéisme, toujours dans le sens de l'impiété, mais curieusement n'en donne aucune définition ; tout au plus des citations. Le verbe *atheiser* y est développé dans le sens de « être ou devenir athée ; rendre athée ». Enfin, bien avant l'athéologie de Georges Bataille, Huguet fait mention du terme *athéologien* qui, par combinaison d'« athée » et de « théologien », désigne un jésuite !

L'*Encyclopédie des Lumières* comporte une définition de l'athéisme en un temps où les philosophes sont majoritairement déistes. Refusant toute Révélation et toute instrumentalisation religieuse, ils substituent à Dieu un « Etre suprême » dont la nature et les propriétés restent inconnaissables. Etre athée constitue un délit passible de mort puisque nier Dieu revient à nier la divinité du roi, autant dire

risquer d'ébranler l'édifice de la monarchie absolue de droit divin. Qui plus est, prôner l'athéisme sur le papier est une chose, accepter les conséquences philosophiques quotidiennes d'une telle négation en est une autre. Au vu du danger et du dilemme qu'il incarne, l'athéisme ne peut concerner qu'une minorité d'hommes évoluant dans une clandestinité d'où n'émergent que quelques noms, le baron d'Holbach en tête. L'abbé Yvon est chargé de rédiger l'article dans l'Encyclopédie pendant que le savant matérialiste s'occupe des articles de minéralogie. Il y précise que « *l'homme le plus tolérant ne disconvient pas que le magistrat n'ait droit de réprimer ceux qui osent professer l'ATHEISME, et de les faire périr même, s'il ne peut autrement en délivrer la société.* » Revendiquer le terme comme ligne de conduite vaut mise à mort et proscription obligatoire.

Pierre Larousse dans le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^{ème} siècle* convie Maréchal, Lalande et Vanini pour définir l'athéisme comme principe d'amoindrissement moral de l'homme. Maréchal – par ailleurs auteur en 1799 d'un *Dictionnaire des athées anciens et modernes* – y est qualifié d'athée littéraire écrivant dans une style ampoulé, emphatique, ce qui n'empêche nullement l'auteur de reconnaître que « *l'athée, tel que le comprenaient Maréchal et Lalande, était, sauf la croyance en Dieu, le meilleur chrétien qui pût faire aimer la morale.* » Que conclure de cette définition ? Que Pierre Larousse est un homme de son temps, à savoir un XIX^{ème} siècle encore très croyant. Songeons qu'en 1825, au début du règne de Charles X, est votée une loi punissant de mort le sacrilège et du supplice des parricides la profanation des hosties. Le reste du siècle va naviguer sur des eaux où les scientifiques (Lamarck démontrant l'adaptation des espèces à leur environnement et Darwin la sélection naturelle) saperont comme jamais les fondements de la religion. Parallèlement, le mouvement de libre-pensée qui éclot à partir de 1847 sous l'influence de Jules Simon et Amédée Jacques se charge de porter au pinacle les valeurs de progrès et de laïcité.

Sous l'influence des post-hégéliens d'une part et de la sécularisation grandissante de l'Occident d'autre part, l'athée sort d'un certain anonymat et

devient, au tournant du XX^{ème} siècle, celui qui nie ouvertement l'existence de dieu pour permettre à l'homme de se libérer de son aliénation. Considérant Dieu tour à tour comme une hypostasie permettant de purger l'homme de ses parties négatives et inassumées en raison du caractère fini de la vie et de ses prédicats (amour, volonté...) ; comme un « bonheur illusoire » sur fond de lutte des classes ; mais également comme une névrose fondée sur la figure du père, Feuerbach, Marx et Freud développent une ontologie de l'être humain, un humanisme dépoussiéré des icônes religieuses. Et c'est Nietzsche, dans le *Gai savoir* en 1882, qui annonce la mort de Dieu. Une mort spirituelle, culturelle et symbolique puisqu'il cesse d'être au cœur des préceptes moraux. Sa mort biologique arrivera, plus tard, lorsque les neurosciences démontreront⁷ que les concepts religieux sont un produit de l'évolution et du cerveau humain, cette « extraordinaire machine à fabriquer des mythes », lequel n'a créé l'idée de dieu que pour appréhender les peurs incontournables de la vie en commençant par celle de la mort.

Enfin, dans le récent *Dictionnaire Culturel en Langue Française*, l'athée est l'« abandonné des dieux » qui suppose une rupture à l'initiative de ces derniers. Une distinction peu courante y est effectuée entre l'athéisme passif synonyme de malédiction (!!!), et l'athéisme actif en tant que motif d'accusation pour remettre en cause l'ordre établi. Malgré tout, Alain Rey et Paul Clavier, auteurs de l'article, s'en tiennent à une approche contestable. En effet, Voltaire, Rousseau, Bacon, Pascal, Diderot et Giambattista Vico, tous croyants, sont conviés pour aider l'athée à revêtir son traditionnel costume d'homme « sans foi ni loi ».

Au sein de ces évolutions, de quand dater l'apparition de l'athéisme comme seule et unique négation de Dieu ? De 1729⁸, dans l'esprit torturé par l'obligation de silence du curé d'Etrépigny. Homme du peuple, de la « France d'en bas » pourrait-on dire, rien dans la vie du curé Mesliers ne justifie, à priori, que nous lui consacrons un minimum d'intérêt. Parcours banal d'un curé de la campagne ardennaise à la tête d'un village de soixante cinq âmes qu'il guida vers le salut pendant quarante ans. A sa mort, le choc que l'on sait : la découverte d'un mémoire

couramment appelé *Testament*⁹ qui déconstruit totalement l'illusion de dieu et les croyances qui lui sont afférentes. Personne avant lui n'a formulé son inexistence en des termes aussi radicaux.

Depuis, cette approche a fait son chemin. D'Holbach, Naigeon¹⁰, Maréchal, Sade, Feuerbach, Marx, Nietzsche, Freud, Bakounine, Palante, Breton et bien d'autres lui ont donné ses lettres de noblesse et en ont souligné les forces tout autant que le chemin restant encore parcourir pour perdurer. Quant à l'athéisme d'Etat soviétique, avec ses forts relents de théologie et de théocratie, il reste plus anti-religieux et anti-clérical que réellement axé sur l'inexistence de Dieu. L'Etat est son Dieu, le stakhanovisme son culte des saints et la persécution des croyants sa dérive.

Au fil des siècles, une radicalisation sémantique s'est donc opérée dont les différents dictionnaires ne rendent finalement qu'un compte partiel. Du « fourre-tout » utilisés depuis les apologistes pour englober diverses hétérodoxies, le sens de l'athéisme s'est resserré sur la totale négation de Dieu et de ses représentants terrestres pour devenir une athéologie¹¹, une science se fixant comme objet la déconstruction de dieu et des monothéismes. Bien loin de n'être qu'une simple négation, il cherche aujourd'hui, face au fait religieux dont les médias se font l'écho, à faire entendre une voix alternative pour une société en perte de repères. L'athéisme interroge les religions en regard de ses convictions, rappelle que Dieu n'est pas une évidence et refuse toute collusion avec le nihilisme.

Pourtant, si Dieu n'existe pas, s'il n'est qu'illusion, alors quoi ? Quelle éthique alternative pour l'homme ? Quelles propositions d'avenir l'athéisme est-il en mesure d'effectuer pour l'homme et les sociétés ? La question reste encore trop largement en suspend et marque le point faible de la réflexion athée contemporaine. Trois pistes pour répondre cependant : l'athéisme fidèle de Comte-Sponville qui, bien que niant l'existence de Dieu reste fidèle aux valeurs judéo-chrétiennes constitutives de l'Occident ; le matérialisme philosophique et méthodologique pour mieux comprendre le fonctionnement du monde et la place

de l'homme dans ce dernier ; l'athéisme sans concession de Michel Onfray fondé sur « la déconstruction des monothéismes » et le contrat hédoniste. Dans tous les cas, l'acceptation humble et nécessaire de notre contingence.

Bibliographie :

H. Arvon, *L'athéisme*, PUF, 2000.

G. Minois, *Histoire de l'athéisme des origines à nos jours*, Fayard, 1998.

F. Berriot, *Athéismes et athéistes au XVI^{ème} siècle*, A.N.R.T. Université Lille III, 1984 (thèse prenant le contrepied des théories de Lucien Febvre sur l'incroyance à la même époque et qui valut à son auteur quelques inimitiés dans le milieu universitaire...)

Sous la direction de G. Dorival et D. Pralon, *Nier les dieux, Nier Dieu*, Publications de l'Université de Provence, 2002.

Notes :

1. Le terme désigne très exactement le discours philosophique (*lün*) qui nie les *shen* (les esprits et la sagesse de la nature plus que le divin). L'idéogramme correspondant se divise en deux signes : l'un, à gauche, renvoyant aux « affaires religieuses » ; l'autre, à droite, à l'idée d'une extension à l'infini. Ainsi, on trouve *shen ling* (esprit merveilleux) pour désigner le Saint-Esprit chrétien ; *jiu shen* pour l'esprit du vin (shen pouvant nommer tous les dieux) ; *shen fu* (père tourné vers les esprits) pour un prêtre catholique ; et *shen quan* pour le droit divin des occidentaux.
2. Au sens le plus littéral : privé de dieu (du *a* privatif et de *theos*, « dieu » en grec).
3. Il s'agit de la dénonciation publique d'une action politique ou d'un délit suffisamment grave pour porter atteinte aux intérêts de la cité.
4. Voir le livre éponyme de Sylvain Gullo chez L'Harmattan, 2006.
5. Article de D. Lenfant dans *Ktéma* 27, 2002 : « *Protagoras et son procès d'impiété : peut-on soutenir une thèse et son contraire ?* »
6. II ; 11-12.

7. Voir Pascal Boyer, *Et l'homme créa les dieux : comment expliquer la religion ?*, Robert Laffont, 2001.
8. Nous laissons ici de côté les débats historiographiques sur le *Theophrastus redivivus* de 1659 qui selon la thèse réalisée par Hélène Ostrowiecki est un texte agnostique profondément marqué par la pensée chrétienne alors que Winfried Schröder, philosophe et philologue allemand, réfute toute possibilité d'utilisation du terme *athéisme* dans son sens le plus radical avant ce texte. La date de naissance de l'athéisme pourrait bien dater de ce premier brûlot si toutefois quelqu'un se décide à le traduire intégralement en français...
9. Réédité en février 2007 par les éditions Coda.
10. Le *Dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie* Bouillet-Chastang de 1878 précise qu'il était un athée fanatique...
11. Le récent *Traité d'athéologie* de Michel Onfray paru en 2006 chez Grasset a rencontré un grand succès et démontre, au-delà des critiques et des querelles partisans, tout l'intérêt porté à la question par le grand public.